NLAB

Le Petit Joueur

Une fable de basket sur l'amitié, l'apprentissage et la responsabilité

Édition française · 27 octobre 2026

I

Le dessin

Il était cinq heures du matin, dans un gymnase qui ne méritait pas de nom.

L'horloge derrière la table de marque s'était arrêtée sur 2:42. Un des paniers penchait légèrement vers le mur. Tout le bâtiment sentait le sol en caoutchouc et le café qui avait été chaud quelques heures plus tôt.

J'avais passé presque toute la nuit éveillée, à réécrire mes notes de notre premier match. Nous avions perdu de vingt-trois points. Mes notes accusaient notre occupation du terrain, nos décisions et notre engagement, dans cet ordre. Chaque version était plus détaillée. Aucune n'expliquait pourquoi Mara avait cessé de me regarder avant la mi-temps.

La voix est venue de tout près de mon coude, et, un instant, elle m'a fait sursauter.

« Tu pourrais me dessiner un joueur qui apprend ? »

J'ai levé les yeux.

Un garçon se tenait au bord de la table de marque. Il avait peut-être douze ans. Il ne portait ni numéro de tournoi ni couleurs de club. Un petit sac usé était posé à ses pieds. Un ruban vert était noué à l'une des fermetures éclair. Il ne bougeait pas du tout.



Le garçon attendait.

« Un joueur de basket ?

— Si ça t'aide. »

J'ai retourné une de mes feuilles de match et j'ai dessiné un joueur qui tenait un ballon. La silhouette se tenait droite, équilibrée, prête.

Le garçon l'a examinée.

« Ça, c'est un joueur qui attend. »

J'ai regardé à nouveau. Il avait raison. Le joueur attendait un coup de sifflet, une consigne ou la permission de commencer.

J'ai essayé une deuxième fois. J'ai fléchi les genoux, mis le ballon à deux mains et dessiné les yeux tournés vers un panier imaginaire.

« Ça, c'est un joueur qui sait quoi faire », a dit le garçon.

« Ce n'est pas à ça que sert l'apprentissage ?

— Après, peut-être. »

J'ai essayé une troisième fois. Ce joueur-là dribblait fort, tête baissée, mâchoire serrée, comme si le ballon risquait de lui échapper.

Le garçon a secoué la tête. « Il n'a pas l'air d'aimer ça. »

« Il faut aimer une chose pour l'apprendre ? »

Ses doigts ont trouvé le ruban vert sur son sac. Il a mis longtemps à répondre.

« Je ne sais pas. C'est une des choses que je suis venu découvrir. »

J'ai posé le crayon. « Alors dessine-le, toi.

— Je ne peux pas. C'est pour ça que je te l'ai demandé. »

Il y a des enfants qui se sentent gênés quand un adulte s'impatiente. D'autres prennent peur. Ce garçon a simplement attendu que mon impatience passe.

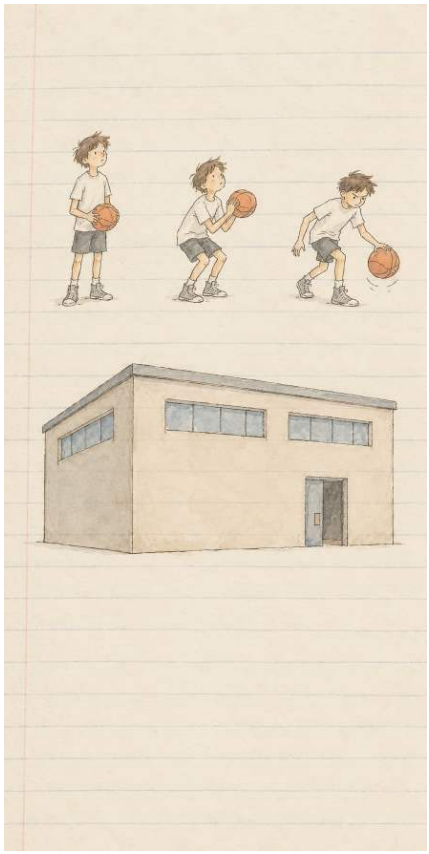
J'ai essayé un pied qui arrive une demi-seconde trop tard, une main qui se tend vers une passe inconnue. Sur le papier, cela ressemblait à de la maladresse. Quand je corrigeais, la sensation d'apprendre disparaissait.

Pour finir, j'ai dessiné quatre murs, un toit, deux fenêtres hautes et une porte entrouverte.

« Voilà, ai-je dit. Le joueur qui apprend est à l'intérieur. »

Le garçon s'est penché plus près. Ses épaules se sont un peu relâchées.

« Oui, a-t-il dit. Là-dedans, il y a assez de place pour apprendre. »



À l'intérieur, il y avait de la place pour apprendre.

Il s'est assis par terre, à côté de la table de marque.

« Tu ne devrais pas être avec ton équipe ? ai-je demandé.

— Où est la tienne ? »

À l'autre bout de la ville, nos joueuses dormaient dans un hôtel bon marché, confiantes que je saurais quoi faire à leur réveil. J'ai retourné mes notes de match face contre la table.

« Ton nom est sur une liste quelque part ? ai-je demandé. Une équipe, un numéro ?

— Non. »

Il l'a dit comme d'autres enfants disent leur nom.

J'ai tiré la chaise à côté de la mienne. Il a d'abord soulevé son sac, avec précaution, pour que la boucle ne racle pas le sol, puis il s'est assis à côté de moi.

L'horloge cassée indiquait toujours 2:42.

C'est ainsi que j'ai rencontré le garçon sans numéro.

II

Les trois paniers

Le garçon était toujours là quand les agents d'entretien sont arrivés.

Ils se déplaçaient autour de lui avec des serpillières et des chariots. Il levait les pieds quand ils avaient besoin du sol en dessous et les reposait quand ils étaient passés. L'une d'eux lui a demandé à qui il était. Il a répondu : « À personne, aujourd'hui », et elle a semblé trouver que c'était une réponse raisonnable pour un tournoi.

« Alors pourquoi es-tu ici ? lui ai-je demandé quand elle est partie.

— Je voulais voir comment apprennent les vrais joueurs.

— Tu veux progresser ?

— Je me suis dit que ça pourrait aider. »

Il a regardé vers les terrains. La plupart avaient encore les lumières éteintes.

« Tu as un terrain à toi ? » a-t-il demandé.

J'ai pensé aux terrains que j'avais empruntés un temps, loués, essayé de louer, et qu'on m'avait demandé de quitter. « Pas un à moi.

— Moi, si. »

Peu à peu, son terrain s'est construit à partir de ce qu'il racontait. Il était dehors, derrière une rangée de garages, en béton, avec un grillage sur un côté et un réverbère qui s'allumait trop tard en hiver. Il n'était ni grand ni petit. Une fissure traversait les lignes. La pluie s'accumulait dans le coin gauche.



Il connaissait chaque fissure.

Au centre se dressait un unique poteau de métal. Trois bras en partaient, chacun portant un panneau et un cercle, chacun tourné vers un bord différent du terrain.

« Qui construit un terrain pareil ?

— Quelqu'un qui n'avait les moyens que d'un seul poteau. »

Depuis n'importe quel panier, c'était un demi-terrain. Mais pour attaquer un autre panier, on ne pouvait pas prendre le chemin court. Il fallait partir sous un panier, faire le grand tour du poteau, passer devant le troisième panier au milieu et ressortir vers celui d'en face. Alors le demi-terrain devenait un terrain entier.

Le premier panneau était usé par le temps, mais droit. Son cercle de métal nu n'avait pas de filet du tout.

« Celui-là, je m'en sers pour attraper, a-t-il dit. Je lance le ballon contre le panneau sous tous les angles. Sans filet, je peux aussi le lancer contre le panneau depuis le dessous du cercle. Seule la réception compte. »

Le deuxième panneau était de travers, et son cercle avait été tiré vers le bas d'un côté. Un vieux filet pendait de travers au cercle tordu.

« Celui-là ne te rend jamais le ballon comme tu t'y attends. Là-bas, c'est le panier contre moi, en un contre un. Le premier à dix. » Il a presque ri. « Il gagne la plupart du temps.

— Pourquoi tu ne redresses pas le cercle ?

— C'est celui sur lequel j'apprends le plus. »

Le troisième panier était entretenu avec soin : panneau droit, cercle rond et de niveau, et chaque maille du filet intacte.

« Celui-là, je le garde parfait pour ne pas oublier ce que ça fait quand c'est parfait. »



Par le grand tour, cela devenait un terrain entier.

Ses doigts ont trouvé le ruban vert sur son sac.

« Quelqu'un d'autre l'utilise ? ai-je demandé.

— Quelqu'un de plus petit. D'habitude, elle arrive avant moi. »

Ses doigts sont restés sur le ruban. J'ai attendu la suite, mais il s'est mis à me parler de la fissure du terrain.

« Qui t'a appris tout ça ?

— Les paniers.

— Les paniers ne peuvent rien apprendre à personne.

— Alors pourquoi tu mets toujours tes joueurs à côté ? »

J'ai sorti mon carnet. Il a regardé le crayon.

« Tu vas écrire ce que j'ai dit ?

— Peut-être.

— Et tu vas l'essayer ? »

Pensive, j'ai regardé le terrain par-delà le carnet.

Il m'a raconté qu'il faisait le tour de son terrain tous les matins avant de s'entraîner. Il cherchait les cailloux détachés, les nouvelles fissures et les mauvaises herbes qui poussaient entre les lignes.

« Si tu arraches une mauvaise herbe quand elle est petite, la racine vient avec, a-t-il dit. Si tu attends, elle casse et elle repousse. Au bout d'un moment, tu crois qu'elle a sa place là.

— Il t'arrive de sauter ta tournée du matin ?

— Parfois. »

Cette réponse m'a soulagée. Je commençais à me demander s'il oubliait jamais quoi que ce soit.

« Qu'est-ce qui se passe quand tu sautes un jour ?

— Le terrain est encore là le lendemain. »

« Un terrain t'attend toujours, a-t-il dit. C'est une des raisons d'en avoir un. »

L'un des agents d'entretien a poussé un large balai entre nous, effaçant nos traces de pas sur le parquet verni.

III

Où ou quand

À six heures, les premières équipes ont commencé à arriver.

Des portes se sont ouvertes. Des sacs ont heurté le sol. Des ballons se sont échappés des chariots et ont été rappelés. Des entraîneurs traversaient le gymnase avec leur café et leurs certitudes.

Le garçon regardait une fille travailler une coupe avec son père. Elle courait de l'aile vers le panier. La passe a frappé le mur derrière elle.

« Encore », a dit le père.

Elle a couru plus vite. La deuxième passe l'a touchée à l'épaule.

« Tu n'es pas au bon endroit. »

Le garçon m'a regardée. « C'est vrai ?

— La passe doit la trouver près du cercle.

— Je sais. Mais le problème, c'est l'endroit où il la trouve, ou le moment ?

— Pardon ?

— Où elle va. Quand le ballon part. »

La fille arrivait au bon endroit, mais le ballon arrivait après elle. Son père a corrigé sa course. Elle a refait la même course plus soigneusement. La passe était encore en retard.

« Quand », ai-je dit.

Le garçon a hoché la tête.

Je me suis approchée avant d'avoir décidé de le faire. « Je peux essayer quelque chose ? »

Le père a regardé mon maillot, puis le ballon dans ses mains. « Je vous en prie. »

J'ai demandé à la fille de refaire la même coupe. Cette fois, j'ai dit à son père de lâcher le ballon au moment où elle franchissait la ligne à trois points. La passe a trouvé ses mains sous le panier.

Son visage ne célébrait pas une réussite. Il la reconnaissait.

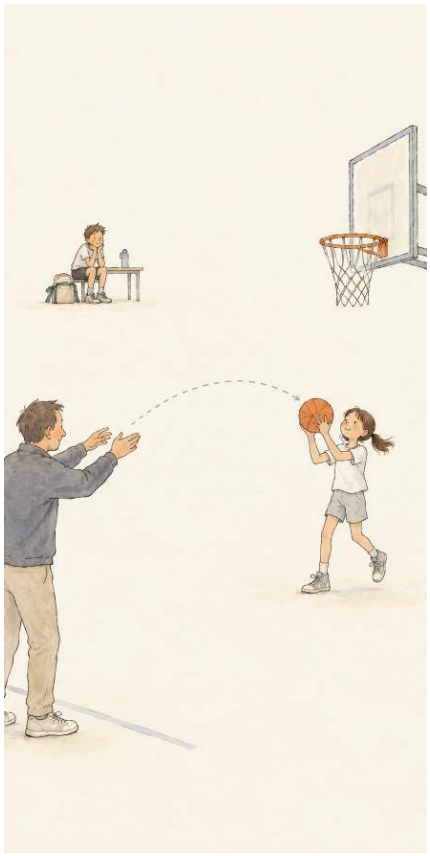
Le père a dit : « C'est ce que je lui répète. »

La fille tenait le ballon. « Tu me disais où courir. »

Il a ouvert la bouche, puis il a regardé la ligne qu'elle avait franchie.

« On pourrait refaire ça une fois ? » m'a-t-il demandé.

À la coupe suivante, il a lâché le ballon plus tôt. Elle l'a attrapé sous le panier et le lui a rapporté.



Cette fois, la passe a trouvé ses mains.

Je suis retournée à la table de marque.

« Il ne lui disait pas ça, a dit le garçon.

— Non.

— Pourquoi il croyait que si ?

— Parce que les adultes se souviennent souvent de la consigne qu'ils voulaient donner, pas de celle qu'ils ont vraiment donnée.

— Les entraîneurs font ça aussi ?

— Surtout les entraîneurs. »

Derrière nous, son père a demandé : « C'était mieux ? » Cette fois, il a attendu sa réponse.

Après ça, le garçon m'a observée avec plus d'attention.

« Dans notre match d'hier, ai-je dit, on n'a pas arrêté de se concentrer sur le *où*. La vraie question, c'était peut-être le *quand*.

— Peut-être.

— Tu n'as pas l'air convaincu.

— Je n'ai pas vu le match. »

C'était la première fois ce matin-là que quelqu'un refusait d'avoir un avis là-dessus.

J'ai retourné mes notes. À côté d'OCCUPATION, j'ai écrit TIMING.

C'était la première note honnête que j'avais prise de toute la nuit.

IV

La salle des trophées

Le directeur du tournoi nous a trouvés à six heures et demie.

Il portait un casque-micro, alors que personne ne parlait dedans. Il a regardé le garçon, puis son porte-bloc.

« Nom ? Équipe ? Numéro ? »

Le garçon n'avait aucun des trois.

« Les enfants ne peuvent pas s'asseoir à côté de la table de marque sans accréditation, a dit le directeur.

— Où est-ce qu'il peut s'asseoir ? » ai-je demandé.

Le directeur a désigné un couloir. « N'importe où, sauf ici. »

Alors nous avons marché.

Le couloir donnait sur une salle aux murs vitrés où étaient exposés les trophées des tournois précédents. Les coupes remplissaient les étagères. Des photos couvraient le reste. Sur chaque photo, un entraîneur victorieux se tenait au centre.

À l'intérieur, un homme alignait des médailles en rangées bien droites.

« Vous êtes en avance, a-t-il dit. Bien. Les gagnants sont en avance. »

Il m'a reconnue et m'a demandé des nouvelles de notre défaite. Avant que je puisse répondre, il a fourni l'explication lui-même.

« Elles ne le voulaient pas assez. »

Le garçon a regardé les médailles. « C'est combien, assez ? »

L'homme a souri. « Plus que l'autre équipe.

— Comment on voit le fait de vouloir ?

— On le voit à la victoire.

— Alors comment vous le savez avant le match ? »

L'homme a cessé d'aligner ses médailles.

J'ai essayé de le tirer d'affaire. « Il veut dire que les joueurs doivent se battre.

— Je sais ce que veut dire se battre, a dit le garçon. Je ne sais pas comment perdre prouve que quelqu'un voulait moins. »

L'homme a pris une médaille d'or et l'a tendue vers lui.

« Ceci le prouve.

— Et l'argent, ça prouve quoi ?

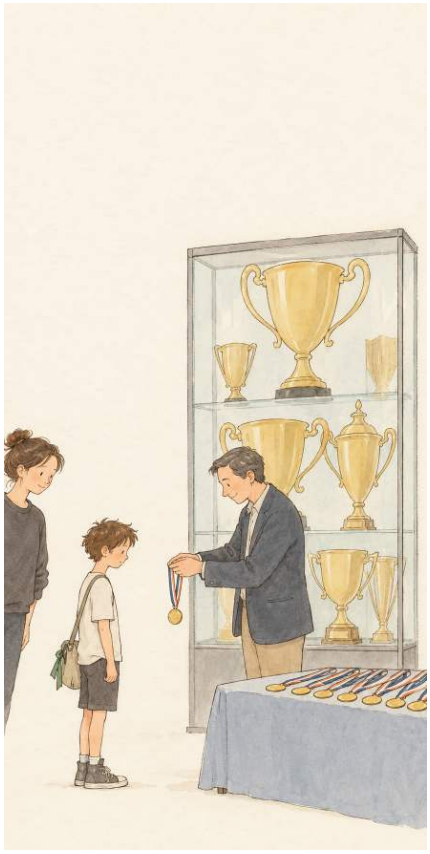
— Que quelqu'un est arrivé deuxième.

— Ils voulaient l'argent ?

— Personne ne veut l'argent.

— Alors ce n'est pas le fait de vouloir qui décide. »

La salle est devenue très silencieuse, pour un endroit qui contenait tant de victoire.



Il n'a pas tendu la main vers la médaille.

L'homme s'est tourné vers moi. « Il est avec vous ?

— Non », ai-je dit.

La réponse était venue trop vite. Le garçon m'a regardée, puis il a regardé la médaille.

L'homme a repris ses rangées. « Tant mieux. Ce genre de questions, c'est contagieux. »

Nous avons quitté la salle des trophées.

Dans le couloir, le garçon a dit : « Tu veux gagner, aujourd'hui ?

— Beaucoup.

— Alors il avait un petit peu raison ?

— Un petit peu.

— Sur quel petit peu ? »

J'y ai réfléchi plus longtemps que prévu. « Vouloir compte. Seulement, on ne peut pas le mesurer avec une médaille. »

Il a hoché la tête. Puis il a dit : « Tu aurais pu dire que j'étais avec toi.

— Je te connais à peine.

— C'est vrai. »

V

La salle vidéo

La porte suivante était ouverte.

À l'intérieur, six entraîneurs regardaient les matchs de la veille sur six écrans. Chacun portait un casque. Les joueurs à l'écran étaient couverts de cercles, de flèches, d'angles et de marques de couleur.

L'un des entraîneurs m'a fait signe d'entrer. « On a fait des extraits de votre match. »

Il m'a montré une possession du deuxième quart-temps. Notre meneuse recevait le ballon sur l'aile, hésitait et le redonnait en arrière. L'entraîneur a figé l'image.

« Mauvaise décision. »

Il a mis une étiquette rouge sur le moment.

« Qu'est-ce qu'elle aurait dû faire ? a demandé le garçon.

— Attaquer l'intervalle.

— L'intervalle était ouvert ? »

L'entraîneur a reculé de trois secondes. « Là.

— Il était ouvert avant qu'elle reçoive le ballon.

— Exactement. Elle a été trop lente.

— Elle pouvait le voir ? »

L'entraîneur a agrandi la vue d'en haut. Depuis le plafond, tout était visible.

« N'importe qui peut le voir. »

Le garçon a montré la défenseuse placée entre notre meneuse et l'intervalle.

« Nous, on voit par-dessus elle, a-t-il dit. Ta joueuse, elle pouvait ?

— Elle aurait dû.

— Quelqu'un lui a montré où et comment regarder ? »

L'entraîneur n'a pas répondu.

Le garçon a gardé le doigt sur l'écran, sur l'espace que la défenseuse cachait. « Alors ce n'est peut-être même pas une erreur, a-t-il dit lentement. Peut-être qu'elle ne sait pas encore comment chercher les intervalles. Ou elle sait, mais sous l'angle où elle se trouvait, cet intervalle-là ne se voyait pas. »

Il a passé l'ongle de son pouce sur le ruban vert. « Moi aussi, j'ai dit à quelqu'un qu'elle devait voir des choses qu'elle ne pouvait pas encore voir. »

L'entraîneur n'a rien dit. Il a changé l'étiquette du rouge à l'orange. C'était un petit changement, mais je l'ai remarqué.



Elle pouvait le voir ?

Sur un autre écran, des chiffres montraient chaque passe, chaque tir, chaque course, chaque erreur de la veille : chaque pas que quiconque avait fait. Les chiffres étaient magnifiques. Ils donnaient aux matchs l'air d'avoir toujours su ce qu'ils voulaient dire.

« Quel chiffre l'aide aujourd'hui ? a demandé le garçon.

— Tous, a dit un deuxième entraîneur.

— Elle ne peut pas tous les emporter sur le terrain.

— C'est pour ça qu'elle nous a. »

J'ai regardé l'image figée de ma meneuse. À la mi-temps, je lui avais demandé onze corrections. Je pouvais les réciter. Je ne me souvenais pas si elle avait dit quelque chose.

« Elle t'a dit ce qu'elle avait vu ? m'a demandé le garçon.

— Non.

— Tu lui as demandé ?

— Non. »

Il n'a rien ajouté. Il s'est levé et il a attendu près de la porte.

Avant de partir, j'ai demandé l'extrait. L'entraîneur me l'a envoyé sur mon téléphone, sans aucun marquage.

Je l'ai regardé dans le couloir. Sans les flèches, j'ai dû le regarder trois fois pour trouver l'intervalle.

VI

Le joueur qui a arrêté

En revenant de la salle vidéo, nous sommes passés devant le Terrain Cinq.

Un match en était à sa dernière minute. À la table de marque était assis un grand garçon d'environ dix-sept ans, un cordon de bénévole autour du cou. Il gérait le chronomètre sans lever les yeux. À côté de la feuille de match était posé un épais cahier à la couverture souple et cornée.

Le garçon s'est arrêté.

« Il ne regarde pas le match, a-t-il dit.

— Il travaille.

— Il ne regarde pas ça non plus. »

La sirène a retenti. Les équipes se sont serré la main, et les deux suivantes ont commencé à s'échauffer. Le bénévole est resté à sa place. Nous nous sommes assis au bout de sa table.

« Tu joues ? lui a demandé le garçon.

— Avant.

— Pourquoi tu as arrêté ?

— Le coach ne me faisait pas confiance.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne progressais pas.

— Pourquoi tu ne progressais pas ?

— Parce qu'il ne me faisait pas jouer. »

Le cercle était bouclé. J'en avais entendu des versions bien des fois, généralement du bon côté d'un bureau.

Le garçon a regardé le cahier. « Qu'est-ce qu'il y a dedans ? »

Le joueur plus âgé l'a tourné vers nous. Des pages et des pages, d'une écriture petite et soignée : des dates et, sous chaque date, des phrases. *Coude rentré. Ballon plus haut. Ne regarde pas le banc. Vois le côté faible. Tire avec confiance. Ralentis. Plus vite.* Certaines lignes étaient barrées. Certaines étaient écrites deux fois.

« Tout ce que mes entraîneurs m'ont dit, a-t-il dit. Quatre ans. J'ai tout noté pour ne pas oublier.

— Et tu as oublié ?

— Non. C'était ça, le problème. » Il a refermé le cahier. « À la fin, chaque fois que je recevais le ballon, tout était dans ma tête en même temps. On ne peut pas jouer avec quarante pages dans la tête.

— Ils avaient tort ?

— La plupart du temps, ils avaient raison.

— Alors qu'est-ce qui n'allait pas ? »

Il a réfléchi. « Personne ne m'a jamais dit lequel comptait, et quand. Et chaque fois que j'essayais quelque chose tout seul, il y avait une nouvelle page. »

Le garçon s'est tourné vers moi. « Tu as déjà fait arrêter quelqu'un ? »

Le cahier du joueur plus âgé était posé entre nous. Je n'arrêtais pas de regarder sa couverture cornée.

« Sûrement plus d'une fois, ai-je dit. Mais il y en a un dont je suis sûre. Un garçon qui n'arrivait pas à finir un double-pas de la main gauche. Je le trouvais bon. Je lui ai demandé de venir plus tôt le samedi, en partie pour lui apprendre, en partie pour voir s'il le voulait assez.

— Il est venu ? a demandé le joueur plus âgé.

— Deux fois. Le troisième samedi, non. Il n'est jamais revenu à l'entraînement non plus.

— Qu'est-ce que tu t'es dit ?

— Qu'il n'était pas assez déterminé. »

Pendant un moment, personne n'a rien dit.

Le garçon a rapproché sa chaise de la mienne. Les pieds ont fait un petit bruit plaintif sur le sol.

Le garçon s'est retourné vers le joueur plus âgé. « De quoi d'autre tu te souviens ? »

Le joueur plus âgé a fixé le sol.

Finalement, il a dit : « Une fois, il y a eu une passe venue du corner. Je l'ai attrapée sans regarder. Celui qui l'avait lancée savait où je serais. Personne n'a même eu besoin de dire un mot.

— Tu pourrais encore l'attraper ?

— Je ne sais pas. »

Un ballon de l'échauffement avait roulé sous la table. Le garçon l'a ramassé. Sans prévenir, il l'a passé — pas fort, mais mal. Le joueur plus âgé l'a attrapé contre sa poitrine.

« C'était une passe horrible, a-t-il dit.

— Mais tu l'as attrapée. »

Le joueur plus âgé a regardé le ballon dans ses mains.

Une fille de l'échauffement faisait signe pour le récupérer. Il ne l'a pas renvoyé en le faisant rouler. Il s'est levé et le lui a passé, tendu et rapide, et elle l'a attrapé sans casser sa course.

Il s'est rassis. Au bout d'un moment, il a rangé le cahier dans son sac, sous la table, et il a fermé la fermeture éclair.



Ses mains se souvenaient.

Nous sommes partis avant le début du match.

Dans le couloir, j'ai dit : « Tu aurais dû le prévenir avant la passe.

— Alors je n'aurais pas su si ses mains se souvenaient.

— Tu aurais pu lui faire peur. »

Le garçon a froncé les sourcils. C'était la première de mes corrections qu'il n'acceptait pas facilement.

« Ça a marché, a-t-il dit.

— Cette fois-ci. Tu ne le savais pas avant de lancer. »

Ensuite, il a marché en silence, en regardant ses mains. À la porte suivante, il a attendu que je le rattrape.

VII

Quatorze exercices

À l'autre bout du bâtiment, un sifflet retentissait toutes les vingt-quatre secondes.

Nous l'avons suivi jusqu'au Terrain Douze. Sept enfants enchaînaient les exercices pendant qu'un entraîneur replaçait les plots, ramassait les ballons, regardait sa montre et sifflait de nouveau.

Nous avons compté quatorze exercices, trente-cinq coups de sifflet, aucune question et pas d'eau.

Quand la séance s'est terminée, l'entraîneur s'est assis contre le mur. Il avait l'air trop fatigué pour retirer le sifflet de sa bouche.

« Quel problème le septième exercice résolvait-il ? » a demandé le garçon.

L'entraîneur a fermé les yeux. « C'était lequel, le septième ?

— Deux colonnes. Réception, pivot, passe.

— Celui-là, on le fait toujours à sept heures et quart.

— Ça, c'est quand. À quoi il sert ? »

L'entraîneur a ouvert les yeux.

Je m'attendais à ce qu'il se défende. Au lieu de ça, il a dit : « Avant, je le savais. »

Il nous a raconté qu'il y avait eu un temps où chaque exercice avait une raison. L'un apprenait aux joueurs à lever la tête et à regarder avant de penser à leurs mains. Un autre, le deuxième appui après un arrêt. Un autre obligeait à choisir entre passer et pénétrer.

« Puis le club a mis en place un programme, a-t-il dit. Puis des évaluations. Puis d'autres catégories d'âge. Les explications ont raccourci. Il ne restait personne à qui demander quand quelque chose ne marchait plus.

— Faire la même chose tous les jours, a dit le garçon. C'est bien ?

— Avant, oui. C'est comme ça qu'ils ont appris.

— Et maintenant ?

— Maintenant, c'est comme ça que j'ai arrêté d'y réfléchir.

— On peut faire le septième ? » a demandé le garçon.

L'entraîneur a regardé vers la sortie. « J'ai un autre groupe dans dix minutes.

— Alors on a le temps pour quelques répétitions. »

Ils se sont placés face à face. Réception, pivot, passe. Lentement.

À la cinquième répétition, l'entraîneur a dit : « Garde ton pied de pivot au sol. »

À la sixième : « Regarde où tu vas passer avant de recevoir. »

À la septième, il s'est arrêté.

« C'est à ça qu'il servait. »

Pour la huitième, il a enlevé le plot qui indiquait au garçon de quel côté se tourner.

« Maintenant, choisis », a-t-il dit.

Le garçon a reçu, a lu la position de l'entraîneur et a pivoté loin de lui.

« Mieux », a dit l'entraîneur.



Pour la huitième, il a enlevé le plot.

Quand le groupe suivant est entré, les plots étaient encore en tas. L'entraîneur a fait asseoir les enfants et leur a demandé ce qu'ils attendaient de cette séance.

Aucun ne le savait. Il a quand même attendu une réponse.

Au moment où nous arrivions à la porte, il m'a lancé : « Ton premier exercice de lundi. À quoi il sert ? »

Il ne m'a même pas laissé le temps d'ouvrir la bouche.

« Enfin, tu me diras quand tu viendras au prochain tournoi », a-t-il dit.

« Je l'ai bien aimé, a dit le garçon en sortant.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il voulait se souvenir.

— Il avait l'air fatigué », ai-je dit.

Le garçon a regardé en arrière, à travers la vitre.

« J'ai été trop dur avec lui ?

— Je ne crois pas. Tu l'as juste aidé à se souvenir. »

Derrière la vitre, l'entraîneur écoutait une fillette qui venait de lever la main.

VIII

Les mêmes chaussures

Vers huit heures, le couloir principal était plein.

Des joueurs allaient de terrain en terrain avec des sacs identiques. En cinq minutes, plus de cinquante garçons sont passés devant nous. Beaucoup portaient les mêmes chaussures. Beaucoup avaient la même expression sérieuse que prennent les adultes quand ils veulent avoir l'air occupés.

Une femme avec un casque-micro les dirigeait.

« Terrain Trois vers Terrain Sept. Terrain Huit vers Terrain Quatre. Équipe bleue à l'étage. Équipe rouge de l'autre côté de la rue.

— Où ils vont ? a demandé le garçon.

— À leur prochain match.

— Et après ?

— Au suivant.

— Quand est-ce qu'ils s'arrêtent ?

— Quand ils perdent. »

Près d'elle se tenait un recruteur, sous un panneau qui disait PLUS LOIN, PLUS VITE. Il proposait des évaluations, des classements, des places dans des équipes qui voyagent, des séances privées, des stages d'élite et un programme qui promettait de sauter une année de développement.

« Quelle année ? a demandé le garçon.

— La lente, a dit le recruteur.

— Qu'est-ce qui se passe pendant l'année lente ?

— Surtout les fondamentaux.

— Alors pourquoi je voudrais la sauter ? »

Le recruteur lui a tendu une brochure. Sur la couverture, un joueur s'envolait à travers la fumée vers un panier qui n'aurait jamais pu tenir dans la photo.

« J'arrive où ? a demandé le garçon.

— Au niveau supérieur.

— Et qu'est-ce qu'il y a là-bas ?

— Le niveau d'après. »

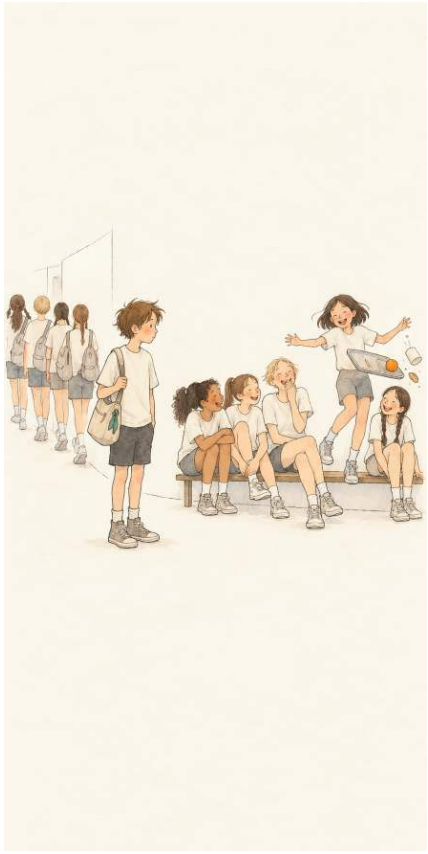
Le garçon a rendu la brochure.

« Je crois que je vais y aller à pied. »

Le recruteur s'était déjà tourné vers une autre famille.

Nous avons continué à travers la foule. Près des portes, une équipe assise sur un banc riait de quelque chose qui s'était passé au petit déjeuner. Une joueuse, debout au milieu, imitait la façon dont une autre avait laissé tomber un plateau. Leur rire formait autour d'elles une petite bulle invisible et joyeuse.

Le garçon les a regardées trop longtemps.



Le garçon les a regardées trop longtemps.

« Nia rit comme ça, a-t-il dit. Quand elle rate un tir ou qu'elle perd le ballon, elle rejoue toute la scène, depuis le début. »

C'était la première fois qu'il prononçait son nom.

« Une fois, son ballon est tombé dans la flaque, a-t-il dit. Elle m'a donné son sac à tenir et elle a tendu le bras pour l'attraper. Sa chaussure a glissé et elle est tombée dedans aussi. Alors moi, je tenais son sac et son ballon, et elle, elle repêchait sa chaussure. »

Il a presque souri. Sa main s'est ouverte, comme si elle tenait encore ces choses.

« Tu pourrais aller avec elles, ai-je dit en désignant l'équipe d'un signe de tête.

— Je ne les connais pas.

— C'est généralement le cas avant d'aller vers les gens.

— Elles ont déjà assez de joueuses.

— Dans une équipe, il y a généralement de la place pour une de plus. »

Il s'est arrêté de marcher et a serré la bandoulière de son sac. J'avais d'autres choses à dire, mais j'en suis restée là.

« Tu veux bien t'asseoir avec moi jusqu'à ce qu'elles arrivent ? » ai-je demandé.

Il a hoché la tête.

Nous avons trouvé le banc devant mon vestiaire. Il m'a laissé de la place sans lever les yeux.

IX

Le banc

Mon équipe est arrivée à huit heures et quart.

Elles nous ont trouvés sur le banc devant notre vestiaire. Tess m'a tendu la clé de ma chambre, que j'avais laissée sur la porte de l'hôtel. Mara a demandé au garçon de déplacer son sac pour pouvoir s'asseoir.

Je les ai réunies autour de l'écran vide de la salle vidéo.

« Hier, je vous ai donné trop de réponses, ai-je dit. Aujourd'hui, j'ai seulement deux questions. »

Tess, notre capitaine, a croisé les bras. « Hier, tu avais onze réponses. Maintenant, tu veux les nôtres ?

— Oui. »

Elle n'a pas décroisé les bras.

J'ai passé l'extrait sans marquage de notre meneuse sur l'aile.

« Mara, qu'est-ce que tu as vu ? »

Mara m'a regardée pour savoir si c'était un test.

« Leur grande était montée haut. J'ai cru que l'intervalle allait se fermer.

— De quoi tu avais besoin ?

— De la passe plus tôt. Ou que Liv coupe plus tard. On est arrivées en même temps. »

Où et quand.

Liv s'est penchée en avant. « Je croyais que j'étais en retard.

— Tu étais en avance », a dit Mara.

Nous avons regardé de nouveau. À mesure que nous regardions sous des angles différents, les décisions prenaient des formes différentes.

Pendant vingt minutes, les joueuses ont parlé plus que moi. Leurs explications étaient très désordonnées. Elles se sont souvent contredites, mais à la fin, elles ont trouvé un problème que mes trois pages de notes avaient manqué et qui était sous nos yeux depuis le début. Vers la fin, Tess a dit : « Leur grande monte toujours quand on renverse le jeu de l'autre côté. » Puis elle a eu l'air agacée de l'avoir dit.

C'est alors que Mara a remarqué le garçon.

« Il s'entraîne avec nous ? »

Je l'ai regardé. Je me suis souvenue de la salle des trophées.

« Il est avec moi », ai-je dit.

Le garçon a baissé les yeux.

« Il sait jouer ? a demandé Mara.

— Oui, a-t-il dit.

— Bien. On est neuf. »

Sur le terrain, nous avons joué à trois contre trois sur un panier. Mara a proposé qu'un panier ne compte que si les trois joueurs avaient touché le ballon. Les autres ont accepté d'essayer.

Le garçon se déplaçait magnifiquement sans ballon. Il s'arrêtait en équilibre, voyait l'espace tôt et attrapait chaque passe difficile.

Mais chaque fois qu'il recevait le ballon, il se figeait.

Il examinait chaque option jusqu'à ce qu'elle disparaisse.

« Fais-la tourner ! » a crié Mara.

Il a fait la passe sûre, là d'où venait le ballon.

La possession suivante a été la même. Il savait trouver l'intervalle. Laisser le ballon à quelqu'un d'autre était plus difficile.

J'ai arrêté le jeu.

« Qu'est-ce que tu vois ? lui ai-je demandé.

— Beaucoup de choses.

— Choisis-en une.

— Et si c'est la mauvaise ?

— Alors on corrigera ensemble, a dit Mara.

— Je ne suis pas encore sûr.

— Tu as vu Liv démarrer, ai-je dit. Essaie la passe quand elle part. On regardera après ce qui s'est passé. »

À la possession suivante, il a reçu en haut. Liv a coupé. Il a passé, et la défenseuse de Liv était déjà sur la ligne de passe. Elle a dévié le ballon.

« Encore », a dit Liv.

La deuxième fois, la défenseuse n'a même pas regardé Liv. Elle était sûre que la passe allait venir.

Mara a bloqué le ballon. « Ce n'est pas toi qu'elle défend. Elle défend ta passe. Tu ne vas jamais au panier, alors elle n'a pas à s'inquiéter de toi. »

Le garçon a regardé le panier comme si quelqu'un l'avait rapproché.

Liv a montré l'arc peint sous le cercle. « Si tu arrives à lui mettre deux yeux, il te sourit. C'est Smiley. Essaie de l'atteindre. Oblige-la à venir sur toi. »

La fois suivante, il a pénétré : deux pas vers Smiley. La défenseuse de Liv l'a lâchée pour l'arrêter. Il a passé. Le ballon a trouvé Liv dans sa course. Liv a marqué en double-pas et l'a montré du doigt. Tess a attrapé le ballon sous le filet et l'a ressorti derrière la ligne à trois points.

Pour la première fois, le garçon a souri sans essayer de le cacher.



Oblige-la à venir sur toi.

Pendant les dernières minutes, nous avons supprimé la règle des trois touches. Liv lui montrait toujours ses mains quand elle démarrait. Il cherchait toujours le bon moment pour la passe. Une fois, comme personne ne venait sur lui, il a gardé le ballon et a marqué lui-même. Personne ne lui avait dit de le faire.

D'une passe, Tess a trouvé Mara dans l'espace libre. À la possession suivante, Tess a redemandé le ballon. Mara le lui a donné.

Quand nous avons arrêté, le garçon s'est assis à côté de moi pour refaire son lacet. J'ai écarté mon pied. Il a fini le nœud et il est resté là.

X

Le match

À la mi-temps, nous étions menées de onze points.

L'ancienne version de moi est entrée la première dans le vestiaire. Elle apportait la feuille de statistiques, des ajustements, des duels et un discours sur l'urgence. Elle était prête à remplir chaque silence avant que les joueuses puissent même s'entendre penser.

Je l'ai laissée attendre dehors.

« Notre problème, c'est le temps ou l'espace ? » ai-je demandé.

Mara a répondu la première. « Le temps. On le voit, mais le ballon arrive après que l'aide est revenue.

— Qu'est-ce qu'on peut changer ? »

Les joueuses ont discuté. Hanna voulait plus de pénétrations : si on entrait dans la raquette, l'aide devrait choisir tôt. Tess voulait les corners occupés, pour que l'aide ait plus de chemin à faire et que nous ayons de l'espace à utiliser. Quelqu'un voulait moins de dribbles et plus de coupes. Liv a dit qu'on coupait parce que le système le disait, pas parce que l'espace était là.

« Alors arrêtez d'essayer de jouer le système », ai-je dit.

Mon adjointe m'a regardée fixement. « On y a passé nos trois derniers entraînements.

— Qu'est-ce qu'on joue, alors ?

— Ce qu'on voit, a dit Liv. Ce qu'elles nous donnent.

— Donc les trois entraînements n'ont servi à rien ?

— Non, a dit Mara. C'est grâce à eux qu'on sait ce qu'on regarde. »

Le garçon était assis au bout du banc, dans un maillot d'échauffement de rechange. Le règlement du tournoi ne lui permettait pas de jouer. Il suivait chaque possession comme s'il était dedans.

Au troisième quart-temps, nous avons fait des erreurs plus vite. Mara a pénétré droit dans un mur d'aide. Liv a coupé trop tôt. Hanna a passé dans un espace que personne n'avait encore choisi.

J'ai failli demander un temps mort.

Puis elles ont commencé à s'ajuster.

Les passes partaient plus tôt. Les coupes attendaient. Les corners se remplissaient. À chaque tir, les cinq allaient au rebond. Quand on le prenait, tout le monde courait, même Hanna, qui détestait courir. Un tir raté, après le rebond, devenait une passe de plus et un meilleur tir. Le banc s'est mis à dire à voix haute ce qu'il voyait.

« Corner vide.

— L'aide est là.

— Extra ! »

La passe de Hanna a fini au troisième rang.

« Je n'étais pas encore partie », a crié Liv.

Hanna a hoché la tête et est repartie en défense.

Au milieu du quatrième quart-temps, Mara s'est placée devant une joueuse qui pénétrait et a planté ses appuis. La joueuse lui est rentrée dedans. Le coup de sifflet a été contre Mara.

L'arbitre avait peut-être seize ans. Il était derrière l'action.

Mara s'est retournée vers lui, furieuse. Je me suis levée.

« Pour moi, tu étais en place, lui ai-je dit. On lui demandera à la pause. Continue à jouer. »

Elle fixait toujours l'arbitre.

« Panier tordu », a dit le garçon depuis le bout du banc.

Mara l'a regardé sans comprendre ce qu'il voulait dire. Elle a soufflé et elle est repartie en défense.

Deux possessions plus tard, la même joueuse est revenue en pénétration. Cette fois, Mara était là un pas plus tôt, bien de face et immobile, si bien que même un arbitre derrière l'action pouvait la voir. Cette fois, il a sifflé passage en force.

À la possession suivante, elle est arrivée la première sur un ballon perdu. Quand la fille qui le poursuivait a trébuché à côté d'elle, Mara s'est penchée et l'a aidée à se relever.

À dix secondes de la fin, nous étions menées d'un point.

J'ai demandé un temps mort.

Les joueuses m'ont regardée.

« Qu'est-ce que vous voyez ? » ai-je demandé.

Personne n'a répondu tout de suite. Puis le garçon s'est penché en avant.

« Quand Mara lève le ballon, leur grande regarde où ?

— Le ballon, a dit Liv. Toujours le ballon. »

Liv m'a pris le feutre des mains et a mis deux points dans le petit arc sous le panier. Cela a fait un visage souriant. Le garçon lui a rendu son sourire.

« Smiley », a dit Liv.

Elle a dessiné cinq petits ronds, bien écartés : deux dans les corners, deux sur les ailes et un en haut. Puis une flèche à travers l'intervalle, vers Smiley.

Mara l'a montrée du doigt. « Je peux y arriver.

— Et si elles viennent m'arrêter ? » a demandé Mara.

Liv a tracé une ligne qui revenait vers le corner. « Alors je suis là. »

Les autres se sont penchées. Tess a écarté un rond. Hanna a effacé une ligne qui coupait le chemin de Mara. Liv s'est placée dans le corner et a tapoté deux fois le tableau.



Leur jeu, sur notre tableau.

« Et si on rate le tir ? a demandé mon adjointe.

— Alors on rate le tir », a dit Mara.

Mara a pénétré vers Smiley. Leur grande est venue en aide pour l'arrêter. Liv est restée écartée et a montré ses mains pour la passe, qui lui est arrivée avant que la défenseuse ne puisse revenir.

Elle a reçu, a placé ses appuis et a tiré.

Le ballon a tourné sur le cercle et il est ressorti. Tess est allée au rebond. La sirène a retenti avant qu'elle puisse le remettre au panier.

Nous avons perdu d'un point.

Pendant quelques secondes, personne n'a bougé.

Liv s'est assise et a desserré les lacets d'une chaussure. Ses mains tremblaient un peu. Tess s'est assise à côté d'elle sans rien dire.

Puis Liv a montré Mara du doigt. « C'était la bonne passe. »

« J'aurais quand même voulu qu'il rentre », a-t-elle ajouté.

« Moi aussi », a dit Mara.

Le garçon a regardé Liv. « La prochaine fois ?

— La prochaine fois », a-t-elle dit.

Dans la file des poignées de main, l'autre entraîneuse a gardé ma main un instant de plus que d'habitude. « Vous avez changé quelque chose à la mi-temps, a-t-elle dit. Je ne sais toujours pas si ça nous a rendues moins bonnes ou vous meilleures. »

Le garçon attendait près du tunnel.

« Tu crois qu'on a appris quelque chose ? lui ai-je demandé.

— Tu le sauras si c'est encore là demain. »

XI

Le travail sous le plancher

Après le match, le garçon a rendu à Mara le maillot emprunté. Un ballon a roulé sous la tribune la plus basse.

Le garçon est allé le chercher. Nous l'avons entendu appeler depuis l'obscurité.

Derrière les gradins repliés, il y avait un étroit local technique plein de poussière, de vieux ruban adhésif et d'objets perdus au fil de nombreuses saisons : une chaussette rouge, deux gourdes, un sifflet, des lunettes d'enfant et des dizaines de ballons de basket devenus mous.

La gardienne du tournoi est apparue avec une pompe à main.

« Après chaque tournoi, a-t-elle dit, je récupère ce que le bâtiment a avalé. »

Elle a vérifié chaque ballon. Certains tenaient l'air. Certains fuyaient autour de la valve. L'un s'était fendu le long d'une couture.

« Pourquoi vous les réparez ? a demandé le garçon. Il y en a des neufs en haut.

— En haut, on croit toujours qu'il y en a des neufs. En bas, on sait combien il y en a. »

Elle lui a tendu la pompe.

Il a travaillé jusqu'à ce que le premier ballon devienne rond sous ses mains. La tâche était lente. Rien là-dedans ne ressemblait à du progrès ou à de l'apprentissage.

« Qui vous voit faire ça ? a-t-il demandé.

— D'habitude, personne.

— Alors comment ils savent que c'est important ?

— Ils ne le savent pas. Demain, ils font rebondir le ballon. »

Il en a gonflé un autre.

Pendant qu'il pompait, j'empilais les ballons qui tenaient l'air. Mes épaules ont commencé à me faire agréablement mal. Au-dessus de nous, les matchs continuaient. Les chaussures crissaient. Les sifflets retentissaient.



Demain, ils font rebondir le ballon.

La gardienne s'est penchée et a ramassé quelque chose dans la poussière. Un ruban vert.

« À toi ? »

Le garçon a tâté la fermeture éclair de son sac. Le nœud s'était défait pendant qu'il rampait.

« C'est celui de Nia », a-t-il dit.

Il ne l'a pas renoué. Il l'a tenu à plat dans sa paume.

Elle s'appelait Nia, nous a-t-il dit. Elle avait huit ans et habitait près de son terrain. Le soir, elle s'entraînait sous le panier parfait, parce que c'était le seul qu'elle pouvait atteindre. Il lui prenait ses rebonds. Elle comptait les paniers réussis.

« Parfois, elle arrivait avant moi, s'asseyait sur le ballon et m'attendait. Elle disait que c'était comme ça qu'elle le réservait. »



Elle disait que c'était comme ça qu'elle le réservait.

Il a posé le ruban sur son genou.

« Elle l'avait noué au filet pour que tout le monde sache quel panier était le sien. Une fois, elle m'a demandé de regarder un de ses tirs. J'arrachais des mauvaises herbes. Elle a attendu que je pose la petite fourche. »

« Il est rentré ?

— Non. Elle a dit que je n'avais pas bien regardé. »

Il a souri un peu, puis il a repris la pompe.

« Je l'ai aidée pour ses pieds. Puis pour ses mains. Parfois, c'est elle qui demandait. Au bout d'un moment, je n'ai plus attendu qu'elle demande.

— Et elle, qu'est-ce qu'elle faisait ?

— Parfois elle essayait. Parfois elle gardait le ballon jusqu'à ce que j'arrête de parler. Je croyais qu'elle écoutait. »

Il voulait qu'elle aime le jeu. Il avait commencé à décider à quoi cet amour devait ressembler.

Puis les plus grands s'étaient mis à venir le dimanche soir. À six heures, ils jouaient sur les deux autres paniers jusqu'à ce que le réverbère s'allume.

« La dernière fois que je suis venu, elle jouait déjà avec eux. Je lui avais apporté son petit ballon. Elle m'a fait signe, mais elle n'est pas venue. »

Il a retourné le ruban.

« Je l'ai appelée. Elle a dit que je pouvais jouer aussi. Je lui ai dit qu'elle n'était pas prête pour eux. Elle perdait le ballon chaque fois qu'ils s'approchaient d'elle. »

Il a serré la pompe entre ses genoux.

« Je n'arrêtais pas de lui dire où se placer. Elle m'a dit d'arrêter. Puis elle a raté un tir, et je lui ai encore parlé de ses pieds.

— Qu'est-ce qu'elle a dit ?

— Que je gardais le panier parfait pour moi. Elle a arraché ça du filet et me l'a mis dans la main. Elle a dit : “Garde-le, ton panier parfait.”

— Mais tu le gardais pour elle.

— Oui. »

Au-dessus de nous, quelqu'un a laissé tomber un ballon. Nous l'avons écouté rebondir plusieurs fois.

« J'ai demandé quand elle voulait s'entraîner. Elle a dit qu'elle pouvait s'entraîner seule. »

Il a posé la pompe.

« J'avais encore son ballon dans les mains. »

La gardienne a pris le ballon gonflé et l'a fait rebondir une fois. En bas, le son était plus fort.

« Alors je suis venu ici, a-t-il dit. Pour voir comment apprennent les joueurs. Et les entraîneurs. »

La gardienne lui a rendu le ballon et a continué de vérifier les valves.

« Je peux prendre celui-là ? a-t-il demandé.

— Oui. Rapporte-le si la valve se met à fuir. »

Le garçon a renoué le ruban à la fermeture éclair, deux fois, et a serré le nœud.

Nous avons monté les bons ballons. Au dernier voyage, il en a pris un dans ma pile. Nous sommes remontés lentement, et aucun de nous n'a dit grand-chose.

XII

La passe en retour

Le soir venu, le gymnase du tournoi s'était vidé.

Mon équipe était rentrée à l'hôtel. La gardienne éteignait les terrains une rangée de lumières après l'autre, en commençant par le fond. Quelqu'un avait réparé dans la journée l'horloge derrière la table de marque. Elle indiquait cinq heures dix.

Le garçon a regardé l'horloge.

« Il y a encore un bus ? »

J'ai vérifié les horaires sur mon téléphone. Il y en avait encore un.

« Demain, c'est dimanche, a-t-il dit. Les grands viennent à six heures. »

J'avais pensé que nous pourrions peut-être rester sur le Terrain Un jusqu'à ce que la gardienne doive fermer.

« Nia sera là ?

— D'habitude, elle arrive avant moi. »

Il a passé la bandoulière de son sac sur son épaule. Le ballon réparé était coincé sous son autre bras.

Nous avons trouvé la sortie au moment où la dernière rangée de lumières s'éteignait.

Dehors, des bus d'équipes roulaient au fond du parking. Il a ouvert son sac. Dedans, il y avait un petit ballon et une petite fourche pour arracher les mauvaises herbes des fissures. Il a glissé mon premier dessin — le gymnase à la porte entrouverte — entre les deux.

« Je ne l'ai pas fini, ai-je dit.

— C'est pour ça que je le veux. »

Puis il a dénoué le ruban de la fermeture éclair et l'a enroulé autour de deux doigts.

« Tu vas le renouer au panier parfait ?

— Je vais le lui donner. Elle pourra le nouer là où elle veut jouer. »

Il a montré l'arrêt de bus de l'autre côté de la rue. Nous avons traversé ensemble.

« Je ne lui ai pas encore dit que j'étais désolé », a-t-il dit.

Nous nous sommes assis sur le banc de l'abribus. Le ballon reposait contre ses chaussures. Dans la vitre, nos reflets étaient assis à côté de nous, un peu plus sombres et un peu plus loin.

Le bus était en retard. Aucun de nous ne s'en est plaint.

Nous sommes restés assis encore un moment. De l'autre côté de la route, les lumières d'un terrain se sont allumées l'une après l'autre. Il s'est penché en avant pour voir s'il y avait quelqu'un.



Le bus était en retard. Aucun de nous ne s'en est plaint.

« Quand tu verras un petit terrain éclairé la nuit, a-t-il dit, tu ne sauras pas si c'est le mien.

— Non. »

Il a lissé le ruban avec son pouce.

« Je ne sais pas si elle va attendre. »

Je suis restée à côté de lui. Il n'y avait encore rien sur la route.

Le bus a tourné au coin.

Il a pris le ballon. J'ai tendu la main vers son sac avant de me rappeler que c'était le sien. Il m'a laissée le porter jusqu'à la porte.

« Tu reviendras ? ai-je demandé.

— Je ne sais pas. »

La réponse était petite et tout à fait ordinaire. Je n'avais rien d'utile à répondre.

Il a pris le sac. Sur la dernière marche, il s'est retourné et a levé la main. J'ai levé la mienne.

Il a choisi une place près de la fenêtre et a posé le ballon sur ses genoux. Quand le bus a démarré, il a levé les deux mains contre la vitre, ouvertes, comme Liv montrait les siennes avant de couper.

Je lui ai rendu la passe.

Après le départ du bus, je suis restée jusqu'à ce que la vitre de l'abribus ne garde plus que mon reflet.

Pendant un temps, chaque fois que je retournais une feuille de match, je m'attendais à entendre une voix près de mon coude.

Les soirs où je passe devant un terrain éclairé, je m'arrête. Je cherche un garçon qui attend que l'impatience de quelqu'un d'autre passe. Parfois, il n'y a qu'un gardien qui ferme. Parfois, j'entends un ballon bien avant de voir qui joue.

Je ne sais pas ce que Nia a dit quand il est rentré. J'ai essayé de l'imaginer, mais ne connaître qu'une version de l'histoire ne m'a pas aidée.

Je continue d'essayer de dessiner le joueur qui apprend.

Chaque version est inachevée. Dans chacune, je laisse la porte un peu plus ouverte.